

Deux Lettres inédites de Stendhal : documents Jean-Jacques Ampère

Takaki, Nobuhiro
Faculty of Humanities, Kyushu University : Professor

<https://hdl.handle.net/2324/4355076>

出版情報 : H.B. Revue internationale d'études stendhaliennes. 21, pp.247-255, 2017-12. Eurédit
バージョン :
権利関係 :

DEUX LETTRES INÉDITES DE STENDHAL : DOCUMENTS JEAN-JACQUES AMPÈRE ¹

Malgré les relations cordiales et suivies que Stendhal entretint avec Jean-Jacques Ampère, fils du célèbre mathématicien-physicien André-Marie Ampère, lui aussi professeur renommé au Collège de France et membre de l'Académie française, il ne reste, en fait, que peu de traces de leurs échanges épistolaires : on n'a découvert jusqu'ici que cinq lettres (trois d'Ampère, deux de Stendhal ²). Nous avons eu la bonne fortune de trouver deux lettres inédites du romancier concernant l'érudit ; elles sont conservées à la bibliothèque de l'Institut de France.

Afin de mieux saisir les circonstances dans lesquelles les deux missives ont été écrites, nous tenterons d'abord d'esquisser dans leurs grandes lignes les relations d'amitié entre Stendhal et Jean-Jacques Ampère. Leur première rencontre remonte à l'époque où Stendhal revint de Milan à Paris, le cœur navré par son amour malheureux pour Metilde Dembowski. Se rappelant dans les *Souvenirs d'égotisme* sa première visite à Étienne-Jean Delécluze, vers « février 1822 », il mentionne le nom du jeune Ampère : « Je trouvai là M. de L'Étang, MM. Albert Stapfer, J.-J. Ampère, Sautelet, de Lussinge ³. » Jean-Jacques, néophyte dans les sociétés savantes et artistiques de Paris, avait alors 21 ans. Plus tard, ils se rencontrèrent à Rome en décembre 1823. Stendhal y arriva seul à la mi-décembre, en passant par Gênes, Livourne et Florence ; Ampère, de son côté, gagna la Ville Éternelle le 15 du même mois, en compagnie de M^{me} Récamier et du philosophe Ballanche ⁴. Peu après, Delécluze et Prosper Duvergier de Hauranne les rejoignirent ; avec ses amis parisiens Stendhal excursionnait dans les monts Albins, ou fréquentait le peintre Schnetz ⁵. Il écrit à son ami Adolphe de Mareste le 23 janvier 1824 : « Il pleut, pour la première fois depuis le 4. Temps sublime ! Grandes promenades avec M. Chabanais et M. Amp [ère], et de nouveaux amis ⁶. »

Toutefois, on ignore le détail de ce qui se passa entre les deux amis dès leur retour à Paris en 1824. On peut seulement supposer, selon quelques témoignages, qu'ils eurent de multiples occasions de se rencontrer et de se mieux connaître, non seulement dans le « grenier » de Delécluze qu'ils fréquentaient le dimanche ⁷, mais aussi chez Georges Cuvier ⁸, Albert Stapfer

ou Viollet-le-Duc⁹. Lors de ces réunions, le « Gros Méphistophélès¹⁰ » a probablement exercé une certaine influence sur le jeune Faust. Celui-ci nota dans son journal du 17 avril 1825 : « Je viens d'avoir une conversation avec mon père... Entre lui et Beyle, que de nuances différentes¹¹ ! » Comme il est déjà à l'âge où l'on souhaite penser hors du giron paternel et « d'être soi¹² », son observation semble trahir une certaine attirance pour ce qui n'est pas familier, ce qui est singulier dans le comportement de Stendhal, aux antipodes de celui de son père candide, André-Marie Ampère. Louis de Launay souligne l'influence de l'écrivain et de son confrère Prosper Mérimée sur la pensée du jeune Ampère de cette époque-là¹³.

Nommé consul à Trieste, puis à Civitavecchia, Stendhal eut la chance, après son départ pour l'Italie en novembre 1830, d'y retrouver son jeune ami. L'année suivante, Jean-Jacques Ampère, en octobre, visita Rome avec Adrien de Jussieu, professeur de botanique au Jardin du Roi. Le consul, qui s'ennuyait mortellement, accueillit vivement les deux amis parisiens du salon de Cuvier. Il leur servit de guide durant leur séjour dans la capitale, leur fit visiter les tombeaux étrusques à Tarquinia et les accompagna même à Naples, où ils passèrent ensemble trois semaines jusqu'au 21 janvier 1832, faisant les excursions du Vésuve, de Pompéi¹⁴, et admirant la grande mosaïque antique, la *Bataille* d'Alexandre, que l'on venait d'exhumer l'année précédente¹⁵.

Ampère se rendit de nouveau à Rome en 1834 et rejoignit son ami Stendhal, mais au cours de son voyage de retour vers Paris, il fut victime, comme on sait, d'un grave accident maritime. Le 12 décembre 1834, le navire à vapeur *Henri IV*, qui avait quitté Civitavecchia, fit naufrage à sept mille à l'ouest de Porto Ercole en Toscane. Les passagers, retenus 36 heures sur les rochers, furent finalement tous sauvés. Stendhal, consul diligent, adressa au comte de Rigny, ministre des Affaires étrangères, des rapports détaillés sur cet accident et prit soin d'écrire au vieux père de Jean-Jacques pour le rassurer sur l'état de son fils¹⁶.

Malgré le peu d'indices dont on dispose, on peut supposer que, durant sa période de congé, de mai 1836 à juin 1839, Stendhal, installé à Paris, à l'exception de quelques voyages, dut avoir de nombreuses occasions de rencontrer Jean-Jacques. Pourtant, il se peut qu'ils se soient moins fréquentés. Le professeur au Collège de France écrivit au romancier le 15 février 1838 : « J'ai été dîner aussi au Café de La Madeleine sans vous trouver, je voulais chaque jour aller vous voir rue Caumartin¹⁷. » Citons une autre lettre d'Ampère à Stendhal de la même année : « Comment y a-t-il si longtemps que nous ne nous sommes vus ? Je n'y comprends rien, si ce n'est que j'ai pensé vingt fois à vous aller chercher et que chaque jour un obstacle s'est présenté. Deux leçons par semaines et des amis malades ne m'ont pas laissé une once de temps¹⁸. » Cette missive s'achève sur cette phrase qui témoigne de leur éloignement : « Tout à vous de cœur malgré les distances et les absences¹⁹. »

Faute de documents et de témoignages, on ne sait rien des relations qu'ils

entretinrent après le retour en Italie du consul de France à Civitavecchia, l'été 1839. À la recherche d'une piste, nous avons consulté les lettres de Jean-Jacques Ampère à M^{me} Récamier, conservées à la Bibliothèque de l'Institut de France, mais nous n'y avons trouvé aucune mention relative aux dernières années de Stendhal. En revanche, nous avons découvert deux missives écrites de sa main et adressées à l'académicien, missives qui présentent un certain intérêt.

La première, écrite à Civitavecchia, porte la date du « 21 Déc[embre]. ». L'indication relative à l'année n'y figure pas, mais elle a dû être probablement écrite en 1835, un certain temps après l'accident maritime susmentionné. En effet Stendhal avait envoyé, le 21 décembre 1834, une lettre fort cordiale à son ami qui venait de se tirer du péril ; d'autre part, ayant obtenu un congé pour raisons de santé, le consul de Civitavecchia quitta son poste le 11 mai 1836 ; il demeurait à Paris en décembre de la même année. Voici la transcription de ce billet inédit :

De Stendhal à Jean-Jacques Ampère ²⁰

CV^a, 21 Déc [embre] ²¹. [1835]
 Cher ami,
 Rendez-moi ma cuirasse.
 Renvoyez-moi mes paquets pour
 M. Lysi[maque] ²². que vous avez
 emportés à Paris.
 Mettez-y une enveloppe
 à M. Guys Consul g[énéral] à
 Marseille ²³,
 et priez M. Mignet ²⁴
 de mettre la griphe [*sic*] affranchissante.
 Ah, que vous méritiez bien d'être noyé !
 Gorcum

Monsieur
 Monsieur J. -J. Ampère
 Professeur au Collège de France
 52, rue de Grenelle-S[aint]-G[ermain] Paris.

Le déchiffrement de ce message n'est guère difficile si on se réfère à la lettre que Stendhal écrivit à Ampère le 21 décembre 1834. Dans cette dernière, il mentionne des « paquets pour M. Lysimaque » emportés à Paris par Jean-Jacques, à qui il enjoint de préparer deux enveloppes, l'une adressée au Consul de Civitavecchia et l'autre au Consul général Guys à Marseille, de « voir M. Mignet » et de prier celui-ci de « mettre la griphe [*sic*] affranchissante des Affaires étrangères ²⁵ ». N'ayant reçu sans doute aucune réponse d'Ampère à sa demande, Stendhal envisagea une autre solution et nota dans la marge de *Lucien Leuwen* le 19 janvier 1835 : « Peut-être écrire à M. Guys pour demander mes paquets Ampère. *To ask* avis à M. de Tall[enay] ²⁶. »

Sa mystérieuse « cuirasse », Stendhal la mentionne également dans la même lettre : « Renvoyez-moi ma cuirasse, mais ne vous pressez point de m'écrire ²⁷ ». Somme toute, la missive que nous publions n'est rien d'autre qu'une nouvelle sommation un peu vive adressée à Ampère qui ne devait pas avoir satisfait aux demandes formulées par Stendhal dans sa lettre datée du 21 décembre 1834. Pour le pseudonyme « Gorcum », énigmatique en apparence, on trouvera la clef du mystère dans une autre lettre expédiée par le romancier à l'érudit, portant la date du 24 mars 1835 : « On me menace ferme de Gorcum ou même de *Nihil*. Je ne le dis à personne, mais *Nihil*, c'est-à-dire Paris et l'exercice de la plume, me plairait infiniment ²⁸. » Selon l'interprétation que V. Del Litto donne de cette note marginale de *Lucien Leuwen*, « *Perhaps at Gorcum in [18] 35* ²⁹ », Gorcum, précisément Gorkum et aujourd'hui Gorinchem, est une ville de Hollande où Stendhal avait craint, dès 1834, d'être muté à cause de sa mésentente avec le chancelier Lysimaque Tavernier et de la désapprobation exprimée par son ministre. Un mois après cette note datée du 31 décembre 1834, le comte de Rigny, ministre des Affaires étrangères, lui adressa, le 5 février 1835, un avertissement sérieux concernant ses absences abusives du consulat de Civitavecchia ³⁰.

Alors, Jean-Jacques Ampère a-t-il répondu à la demande de Stendhal ? Faute de preuves, la réponse à cette question demeure, hélas, en suspens.

Quant à la deuxième missive de Stendhal conservée à la Bibliothèque de l'Institut de France, il semble qu'il s'agisse d'un cadeau de Nouvel An qu'il adressa à Jean-Jacques Ampère par un intermédiaire :

De Stendhal à Papa Sava ³¹

[janvier 1837]

Monsieur,
 Apportez ces épingles ³²
 à mon ami M. Ampère
 Hôtel Sinet
 Rue du Faubourg Saint-Honoré n° 52.
 Venez à 10 heures.
 J'ai l'honneur...
 H. Beyle

Monsieur
 Monsieur Papa Sava
 Rue des Marais, n° 20.

En ce qui concerne la date de ce billet, « janvier 1837 », nous ne pouvons identifier celui qui l'a consignée : Ampère lui-même ou un bibliothécaire ? Toutefois, on pourrait la valider d'une manière indirecte. Stendhal demanda à l'intermédiaire non identifié « Papa Sava » de transmettre son message à Jean-Jacques qui logeait alors à l'Hôtel « Sinet », rue du Faubourg Saint-Honoré. Or, le nom de cet hôtel ne figure pas dans le volume

de l'année 1838 de l'*Annuaire du commerce Didot-Bottin*³³, tandis que son existence est prouvée par un guide de tourisme, *Galignani's new Paris guide*, publié en 1837³⁴, ce qui suggère la fermeture définitive de l'hôtel au cours de cette année-là. Comme c'est à partir du 24 mai 1836 que le consul de Civitavecchia, son congé accordé, se trouve à Paris, on ne peut guère proposer qu'une hypothèse pour la date du billet, à savoir début janvier 1837³⁵.

Ce billet de Stendhal, malgré l'extrême brièveté de son message, a néanmoins une valeur non négligeable car il prouve la fréquentation régulière des deux amis à cette époque. D'ailleurs, les deux billets que nous venons de publier sont écrits dans un style différent de celui des deux autres lettres que Stendhal a adressées à son jeune ami, lettres figurant dans la *Correspondance générale*. Mais ces deux missives témoignent-elles d'une amitié devenue plus profonde et plus franche, ou bien peut-on y voir l'annonce d'une camaraderie qui se lasse ?

*

* *

Dans la correspondance de Jean-Jacques Ampère et de son père André-Marie, publiée chez Hetzel en 1875 et intitulée *Correspondance et souvenirs*, figure une lettre qui attire notre attention. Elle est adressée par Ampère fils à M^{me} Récamier le 20 octobre 1829 ; ce fervent adorateur de la muse de l'Abbaye-aux-Bois lui raconte l'impression ressentie à la lecture des *Promenades dans Rome*, livre qui venait de paraître le 5 septembre de la même année. Ses jugements ne manquent pas d'intérêt, puisque le jeune ami de l'auteur est non seulement une autorité en histoire du Moyen Âge, mais également un esprit pénétrant dans le domaine littéraire, comme Pierre-Georges Castex le souligne, reconnaissant en lui un des premiers admirateurs perspicaces de l'œuvre d'Hoffmann³⁶. Dans cette lettre, Jean-Jacques ne cache rien à Juliette des doux sentiments que lui a procurés sa lecture : « Il m'est tombé aussi sous la main un livre assez amusant : ce sont *Les Promenades dans Rome*, de cet original de Beyle, dont le nom de guerre est Stendhal ; il a le mérite de me rappeler très vivement un des temps les plus doux et les plus agités de ma vie³⁷. »

Nous avons pu consulter, à la Bibliothèque de l'Institut de France, la lettre originale d'Ampère, datée du 20 octobre 1829. Toutefois, chose curieuse, nous n'y avons pas retrouvé les lignes concernant les *Promenades dans Rome*. Voici la transcription du texte intégral de la missive en question :

De Jean-Jacques Ampère à M^{me} Récamier³⁸

Hyères ce 20 octobre 1829

[C. P. : 21 octobre 1829]

Que vous êtes adorable, Madame, de m'avoir écrit une lettre si aimable et si détaillée – vous avez voulu me consoler autant qu'il se pouvait de mon exil en

me rendant présent à cette vie de tous les jours – que vous avez la bonté de regretter pour moi et qui me manque bien cruellement. J’ai l’orgueil de penser que vous n’avez pas écrit beaucoup de lettres plus longues dans votre vie et je suis bien touché de vous avoir occupée si longtemps. J’ai trouvé ici un paquet de lettres – mais j’ai été tout droit à l’écriture de M. Ballanche espérant bien qu’elle en enveloppait une autre.

J’ai d’abord dévoré la petite écriture dont vous dites du mal mais que je lis si bien peut-être parce que j’y trouve un si grand plaisir, ensuite j’ai emporté avec moi mon trésor et j’ai été dans des prairies du côté de la mer.

Le temps était doux comme l’impression qui remplissait mon âme, je me suis assis au soleil, j’ai relu lentement chaque ligne, chaque mot, j’éprouvais quelque chose de ce que je ressens quand je suis assis à vos pieds.

Nous sommes établis dans la maison où demeurait Madame Lenormant. Nous occuperons même une partie de son appartement. Donc j’espère que mon père se trouvera bien ici et j’aime à sentir encore dans nos arrangements à 200 lieues de Paris l’influence et la protection de l’abbaye-aux-bois – mon père tousse toujours un peu ; son rétablissement sera bien lent, mais je commence à être certain qu’il se rétablira. Il y a dans cette pensée-là bien du courage. J’en aurai besoin pour supporter cet hyver [*sic*], car il paraît bien qu’il faudra tout l’hyver.

Notre vie est déjà à peu près arrangée ; au moyen des promenades en voiture, des parties d’échecs, d’un peu de travail, des lectures à haute voix, j’espère qu’il viendra à bout de son temps. Pour moi, j’ai commencé à reprendre mes travaux. Comme nous nous couchons de très bonne heure, je puis me lever de grand matin et consacrer régulièrement 4 heures avant le lever de mon père à mon ouvrage – je crois que ces 4 heures que rien ne peut lui ôter l’avanceront beaucoup ce [que] je pourrai attraper à la volée le reste du jour sera employé à le pousser encore ou à d’autres études, j’aurai des ressources ici sur lesquelles je ne comptais pas, j’y ai trouvé qui l’aurait cru [!] quelqu’un qui s’occupe de sanscrit, et [de] géologie par-dessus le marché. Malheureusement Thierry demeure à la campagne à une lieue d’ici, j’irai le voir demain.

Je vais écrire à Prosper M.³⁹ pour l’affaire dont vous me parlez, je vous remercie de l’intérêt que vous prenez à mes amis.

M. Ballanche serait bien aimable de m’envoyer aussi quelques détails pour me faire attendre plus patiemment un petit mot de vous car, n’est-ce pas, vous m’écrirez quelquefois. J’espère qu’il a reçu ma lettre d’Orange où avec ses amis nous l’avons souvent regretté.

Je viens de recevoir une bonne lettre de M. Lenormant et un mot de Madame Lenormant, j’ai été bien touché de leur souvenir et ne tarderai pas à leur répondre. Adieu, Madame, et pensez quelquefois à moi dans le nouvel appartement pour l’accoutumer à moi.

Madame,
Madame Récamier
à l’abbaye-aux-bois
rue de Sèvres
Paris

Non seulement on ne découvre pas, dans cette lettre originale, les passages concernant Stendhal, mais, en outre, on relève d’autres omissions ou quelques modifications. Est-ce une erreur commise par l’éditeur de la correspondance des Ampère ? Si l’on se réfère à une autre lettre, celle qu’adressa

Jean-Jacques à M^{me} Récamier le 12 janvier 1830, la réponse apparaît sous un jour différent. Car c'est là qu'il consigna les impressions agréables et délicieuses qu'il avait ressenties à la lecture des *Promenades dans Rome* :

De Jean-Jacques Ampère à M^{me} Récamier ⁴⁰

12 janvier 1830

[C. P. : 13 janvier 1830]

Quel hyver, Madame, il vient de tomber pour la 3^{ème} fois de la neige dans ce pays où on la connaît à peine. Les oranges sont gelées et maintenant on craint pour les orangers. Les oliviers ont péri à Marseille, tout le pays est dans l'anxiété la plus vive. Il est triste de venir dans le Midi chercher un hiver *rare*, mais il est encore plus heureux pour mon père d'avoir évité vos 12 degrés de Paris – à travers nos frimats [*sic*] nous avons eu des jours du mois de juin. Peut-être dans deux jours le temps sera doux et délicieux comme il était il y a deux ou 3 jours – je vois avec plaisir qu'il que mon père supporte bien le plus mauvais moment de l'année. Il a bon visage [,] est de bonne humeur et travaille à une classification des sciences qui sera une chose fort remarquable. Comme c'est un sujet où je puis le suivre, il a le plaisir de me communiquer ses idées à mesure qu'elles viennent – je tâche de ne pas le laisser trop parler.

Pour moi dans le mauvais temps j'ai plus de temps pour travailler – comme délassément je lis le soir avec délice un roman de Cooper ou de Madame de Souza. Je ne crois pas que personne aime autant le roman que moi – il m'est tombé aussi un livre assez amusant[.] Ce sont les *Promenades dans Rome* de l'ami de Mérimée [,] de cet original de Beyle dont le nom de guerre est Stendhal – il a le mérite de me rappeler très vivement un des temps les plus doux de ma vie – en le lisant je me retrouve à S^t Pierre, au Colysée, à S^t Jean de Latran – et partout je me retrouve avec vous – je voudrais bien que nous fissions encore ensemble quelque voyage – je crois que j'aurai moins de ces humeurs par lesquelles je me suis gâté quelques doux moments – et puis quel bonheur pour vous d'avoir à vos ordres un homme aussi pratique, aussi entendu que je le suis devenu. Pour moi avec ma fureur de voyager et mon attachement profond pour vous – quand je rêve le bonheur parfait, c'est d'être en chaise de poste avec vous sur [une] grande route – nous pourrions tous aller en un athénée en Grèce – mais quelle contrariété d'y trouver ce roi allemand ! M. Lenormant doit être désolé, je le suis aussi. Vos chambres vont donc s'ouvrir – quel moment – qu'il faudrait être à Paris [!] – Hélas ! Ce temps ne paraît pas fait pour y hâter mon retour. On ne me parle que d'exemples de personnes qui sont retombées malades pour avoir quitté le pays trop tôt – et c'est surtout pour le voyage que mon père a besoin de moi – il en prend de grandes impatiences – Guizot est bien aimable de m'avoir écrit – et n'attendra pas longtemps une réponse que je lui aurais déjà faite si je ne me donnais tous les jours une tâche selon mon usage un peu plus forte que ce que je peux faire – vous savez tous ceux à qu'il faut parler de moi – M. Ballanche serait bien bon de m'écrire en 2 lignes comment s'est passé ce terrible 15 du mois – adieu, adieu.

Madame
Madame Récamier
à l'abbaye-aux-bois
Rue de Sèvres
Paris

La comparaison des trois lettres, celle publiée dans la correspondance susmentionnée et les deux autres que nous venons de transcrire, nous convainc que la première, modifiée et éditée, résulte de l'amalgame des deux lettres manuscrites. Il faut aussi souligner que ce n'est pas vers le 20 octobre 1829 mais en réalité quatre mois après la parution des *Promenades dans Rome* que Jean-Jacques Ampère en fit la lecture.

On remarquera un autre détail intéressant : la suppression de quelques mots, certes peu nombreux mais non négligeables, effectuée par l'éditeur de la correspondance. Ampère écrivit à l'origine : « Ce sont les *Promenades dans Rome* de l'ami de Mérimée [,] de cet original de Beyle dont le nom de guerre est Stendhal. » La suppression de l'explication « l'ami de Mérimée » semble impliquer le fait que M^{me} Récamier connaissait quasiment l'auteur du livre, du moins de réputation. Celui-ci n'a probablement pas été admis dans le cénacle de l'Abbaye-aux-Bois, tandis que Mérimée, lui, en était déjà un des familiers⁴¹. De là, une possible conclusion : malgré plusieurs occasions de rencontres⁴², Stendhal n'a sans doute pas attiré l'attention de l'une des plus belles et des plus illustres figures du romantisme français.

Nobuhiro TAKAKI
Université du Kyushu (Japon)

NOTES

1. La Commission des bibliothèques et des archives de l'Institut de France nous a accordé l'autorisation de les publier dans leur intégralité. Nous tenons à remercier son président, M^{me} Hélène Carrère d'Encausse, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, et les membres de la Commission de leur haute bienveillance. Nos remerciements vont aussi à M. Charles de Lamberterie grâce à qui nous avons pu avoir accès à la Bibliothèque de l'Institut.

2. Voir Stendhal, *Correspondance générale*. Édition de Victor Del Litto avec la collaboration d'Elaine Williamson, de Jacques Houbert et de Michel-E. Slatkine, Paris, Honoré Champion, 6 vol., 1997-1999, t. V, pp. 353, 354, 382, 383 et 425-429 ; t. VI, pp. 116, 117 et 160. Désormais CG.

3. Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, in *Œuvres intimes*. Édition établie par Victor Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981-1982, t. II, pp. 519-521.

4. Voir Édouard Herriot, *Madame Récamier et ses amis*, Paris, Gallimard, 1934, p. 368.

5. Voir Michel Crouzet, *M. Mysself ou la Vie de Stendhal*. Nouvelle version. Paris, Kimé, 2012, pp. 357-358. Voir également Philippe Berthier, *Stendhal. Vivre, écrire, aimer*. Paris, de Fallois, 2010, pp. 303-304 ; Henri Martineau, *Petit dictionnaire stendhalien*, Paris, Le Divan, 1948, pp. 15-16.

6. Stendhal, CG, t. III, p. 417.

7. Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, in *Œuvres intimes*, op. cit., t. II, p. 520 ; voir également Étienne-Jean Delécluze, *Journal de Delécluze : 1824-1828*. Texte publié avec une introduction et des notes par Robert Baschet, Paris, Grasset, 1948, pp. 11, 67, 82, 98, 117, 151, 302n, 325 et 342.

8. Voir Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy, 1863-1870, t. XIII, p. 196-198 ; voir aussi Crouzet, op. cit., pp. 324-325 ; Berthier, op. cit., p. 327.

9. Voir Martineau, op. cit., pp. 15, 452, 491 et 492.

10. Voir Jean Théodoridès, « Stendhal observé par Adrien de Jussieu (Rectification d'un texte erroné) », *Stendhal Club*, n° 25, 15 octobre 1964, pp. 43-44.
11. Louis de Launay, *Un amoureux de Madame Récamier : Le journal de J.-J. Ampère*. Avec 6 planches hors texte. Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1927, pp. 162-164.
12. *Ibid.*, p. 163.
13. *Ibid.*, p. 164.
14. Voir Martineau, *op. cit.*, pp. 15, 16 et 273. Voir également Henri Martineau, *Le Calendrier de Stendhal*, Paris, Le Divan, 1948, p. 267-271 ; Stendhal, *CG*, t. IV, pp. 302, 319, 322 et 323.
15. Voir Berthier, *op. cit.*, pp. 377-378.
16. Voir Stendhal, *CG*, t. V, pp. 335, 339-344 et 349-352.
17. *Ibid.*, t. VI, pp. 116-117.
18. *Ibid.*, t. VI, p. 160.
19. *Idem*.
20. *Bibliothèque de l'Institut de France*, Ms. 4447, ff. 314-315.
21. Il faudrait se méfier de cette datation. Stendhal a-t-il vraiment attendu un an pour écrire la deuxième lettre de réclamation ? Il nous semble qu'il a consigné la même date que la première pour la rappeler à Jean-Jacques Ampère. D'ailleurs, il n'était pas à Civitavecchia le 21 décembre 1835. Voir Martineau, *Le Calendrier de Stendhal, op. cit.*, p. 314.
22. Lysimaque Tavernier, chancelier du consulat de Civitavecchia.
23. Constantin Guys, consul général et agent des Affaires étrangères à Marseille.
24. François-Auguste Mignet, directeur des Archives et Chancelleries au ministère des Affaires étrangères.
25. Voir Stendhal, *CG*, t. V, p. 353.
26. Stendhal, *Journal*, in *Œuvres intimes, op. cit.*, t. II, pp. 224-225.
27. Stendhal, *CG*, t. V, p. 354.
28. *Ibid.*, t. V, p. 426.
29. Stendhal, *Journal*, dans *Œuvres intimes, op. cit.*, t. II, pp. 218 et 1125 ; voir aussi *CG*, t. V, p. IV-X ; *fac-simile* au t. VI, p. IX.
30. *Ibid.*, t. V, pp. 389-390.
31. *Bibliothèque de l'Institut de France*, Ms. 4447, ff. 316-317.
32. Le mot « épingles », qui désignait un cadeau de remerciement fait à une femme, serait ici humoristique ; voir Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 7 vol., 1956-1958, t. III, pp. 947-948, entrée « épingle ».
33. Voir *Statistique annuelle de l'industrie. Almanach du commerce de Paris, des départements de la France et des principales villes de l'Europe*, Paris, F. Didot, 1838.
34. Voir *Galignani's new Paris guide*, Paris, A. et W. Galignani, 1837, p. 519.
35. Lors du congé précédent de l'année 1833, Stendhal séjourna à Paris du 11 septembre au 3 décembre. Voir Stendhal, *Œuvres intimes, op. cit.*, t. II, p. XII.
36. Voir Pierre-Georges Castex, *Le Conte fantastique en France : de Nodier à Maupassant*, Paris, José Corti, pp. 5-8 et 45-46.
37. André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère, *Correspondance et souvenirs (de 1805 à 1864)*. Recueillis par Madame H. C., Paris, J. Hetzel et C^{ie}, 2 vol., 1875, t. II, p. 5.
38. *Bibliothèque de l'Institut de France*, Ms. 4446, ff. 351-352.
39. Il s'agit sans doute de Prosper Mérimée.
40. *Bibliothèque de l'Institut de France*, Ms. 4446, ff. 367-368.
41. Voir Catherine Decours, *Juliette Récamier. L'Art de la séduction*, Paris, Perrin, 2013, p. 335.
42. Voir Martineau, *Petit dictionnaire stendhalien, op. cit.*, p. 410.